

ouest pour faire voile. On reconnut soigneusement, autant que le temps le permit, différens points de la côte orientale de la Terre Van-Diemen. Le 11 le sloop laissa tomber l'ancre à Port-Jackson.

Le gouverneur Hunter donna le nom de *Détroit de Bass* à ce détroit qui avait été l'objet de l'expédition, et dont la découverte venait d'être constatée et complétée. Ce n'était qu'un juste tribut payé au zèle de l'homme hardi qui, bravant les dangers et les fatigues, avait eu le courage de s'y hasarder le premier dans une chaloupe, et qui par sa perspicacité avait, d'après différens indices, deviné l'existence d'une large ouverture entre la Terre Van-Diemen et la Nouvelle-Hollande.

VOYAGE

A LA TERRE AUSTRALE,

PAR FLINDERS,

DANS LEQUEL IL COMPLÉTA LA DÉCOUVERTE DE CE CONTINENT.

1801 A 1803 (1).

L'EXISTENCE du détroit qui sépare la Nouvelle-Hollande de la Terre Van-Diemen avait été prouvée; mais beaucoup de parties du premier de ces pays étaient encore imparfaitement connues en 1799. Flinders, dans une reconnaissance qu'il fit de la côte orientale au nord de Port-Jackson jusqu'à 24° sud, explora soigneusement deux baies, dans lesquelles il espérait trouver les embouchures de grands fleuves, qui lui auraient donné la facilité de pénétrer dans l'intérieur des terres plus avant qu'on ne l'avait pu jusqu'alors; mais il n'y découvrit que de petites rivières, et elles étaient pleines de bancs

(1) Ce voyage et celui de Bass n'ont pas encore été traduits en français.

de sable, qui en rendraient la navigation pénible pour un grand bâtiment. La plus méridionale de ces baies avait été nommée par Cook *Glass-House Bay* (baie des Verreries), parce que sur ses bords s'élèvent trois collines qui ressemblent à une verrerie. La rivière qui tombe dans cette baie reçut de Flinders le nom de *Pumice-Stone River* (Rivière des pierres poncees), à cause de la grande quantité de cette substance que l'on rencontra sur ses bords. Il supposa en conséquence que les trois pics étaient volcaniques; leur grand escarpement empêcha d'y gravir, et il ne trouva sur leur flanc et à leur base aucune trace d'éruption volcanique.

Cette dernière reconnaissance, quoiqu'elle eût contrarié les espérances de Flinders, prouva sans réplique que du 24^{me}. au 39^{me}. parallèles sud aucun fleuve considérable ne se jette le long de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande.

Animé du désir de compléter la reconnaissance générale des côtes de ce continent, et de pénétrer, s'il le pouvait, dans l'intérieur, Flinders ne fut pas plus tôt de retour en Angleterre, à la fin de 1800, qu'il présenta le plan de l'entreprise qu'il méditait à sir Joseph Banks. Ce zélé protecteur des sciences et des entreprises utiles l'ayant approuvé, il fut soumis à l'amirauté, qui en ordonna l'exécution, et la confia à l'homme qui avait conçu le projet.

La corvette *Investigator*, de trois cent trente-quatre tonneaux, fut équipée pour le voyage; son équipage était de soixante-treize hommes: dix savans s'y embarquèrent aussi. Flinders ayant reçu ses instructions et des passe-ports du gouvernement français, avec lequel la Grande-Bretagne était alors en guerre, fit voile de la rade de Spithead le 18 juillet 1801. Le 16 octobre il eut connaissance du cap de Bonne-Espérance, et alla mouiller dans la baie False: il en partit le 4 novembre.

Le 6 décembre on vit la terre de la Leewin, qui est à la côtesud-ouest de la Nouvelle-Hollande. Il l'explora, et fit route à l'est en vérifiant les découvertes de d'Entrecasteaux et de Vancouver, et rectifiant ce qui n'avait pas été bien observé par ces deux navigateurs. Il passa quelque temps dans le port du Roi-George. Les Anglais ayant aperçu de la fumée au fond du port, quelques-uns allèrent de ce côté; ils rencontrèrent des naturels qui, bien qu'extrêmement timides, ne parurent pas effrayés. Un de ces sauvages se fit remarquer par ses belles formes; on lui donna un oiseau que l'on venait de tuer. Ces hommes, de même que la plupart de ceux que l'on avait vus dans ce pays, ne parurent pas désirer de communiquer avec des étrangers, et ils firent bientôt signe aux Anglais de retourner d'où ils étaient venus. Ainsi le len-

demain l'on fut agréablement surpris quand deux Indiens d'abord, et d'autres successivement, se montrèrent sur les coteaux situés derrière les tentes. Ils s'approchèrent avec beaucoup de précaution; l'un d'eux s'avança le premier la lance à la main et faisant beaucoup de gestes, qu'il accompagnait de vociférations et de discours dans lesquels il avait l'air, tantôt de menacer les Anglais s'ils ne s'en allaient pas, et tantôt de les prier de rester. L'aide chirurgien étant allé à eux sans armes, on ne tarda pas à communiquer avec eux: ils reçurent des objets en fer et diverses bagatelles, et donnèrent en échange quelques-unes des choses qu'ils avaient. Après une visite assez courte, ils s'en allèrent ayant l'air satisfaits.

Trois jours après ils revinrent avec deux étrangers; ensuite ils se montrèrent presque tous les jours, et souvent ils restaient toute la matinée aux tentes. On leur fit toujours présent d'objets qui leur semblèrent le plus agréable: ils apportèrent rarement quelque chose en retour; assez souvent on trouva le long du rivage de petits miroirs et d'autres choses qu'ils y avaient laissés; c'est pourquoi l'on finit par ne leur plus rien donner.

Le 23 décembre, Flinders, accompagné des savans de l'expédition, de quelques-uns de ses officiers et de matelots, formant en tout une

troupe de treize hommes bien armés et pourvus de vivres pour deux jours, partit pour visiter les lacs situés derrière un cap dans l'ouest. Après avoir suivi le rivage jusqu'à l'extrémité d'un havre, où se déchargeaient de petits ruisseaux d'eau douce, qui sortaient de marais tourbeux, on marcha vers l'ouest dans l'intérieur du pays. Bientôt on aperçut un naturel qui courait en avant; et quelques instans après un vieillard, qui était venu plusieurs fois aux tentes, s'approcha sans armes. Il avait l'air de ne pas vouloir que la troupe avançât, et arrêta résolument d'abord l'un, puis l'autre de ceux qui étaient les premiers: il ne put venir à bout de son dessein; mais pour ne pas les contrarier, on fit le tour du bois, où probablement sa famille et des femmes étaient cachées. Il suivit la troupe en poussant fréquemment des cris pour en faire connaître les mouvemens. Un coup de fusil, qui tua une perruche, ne lui causa ni crainte ni surprise; il reçut l'oiseau avec joie, et montra beaucoup d'attention quand on chargea de nouveau le fusil.

« Notre route, dit Flinders, traversait des marais et des broussailles épaisses, où le vieillard nous suivit quelque temps. Enfin ennuyé de ce que nous persistions à tenir un chemin opposé à un meilleur qu'il nous recommandait, et qui en effet n'avait pour nous d'autre défaut que de con-

duire précisément au point contraire à celui où nous voulions aller, il nous quitta. Nous nous dirigeâmes ensuite le long de la lisière des collines de la côte, et nous marchâmes plus aisément; cependant il fallut traverser de nouveau les marécages, et nous frayer un chemin au milieu des broussailles touffues avant d'arriver au lac le plus oriental.

« Il avait un mille et demi de long de l'est à l'ouest, et un mille de large; il était alimenté par les eaux qui s'échappaient des nombreux marais dont il était environné. En longeant sa rive septentrionale pour atteindre au lac du sud-ouest, nous fûmes arrêtés par un ruisseau tortueux, sur le bord duquel il y avait deux cygnes noirs, qui s'envolèrent avant que nous fussions à portée de les tirer. Après avoir suivi quelque temps les sinuosités de ce ruisseau sans pouvoir le passer, nous nous dirigeâmes vers des collines dans l'intérieur, où nous pûmes le traverser assez à temps pour marcher encore pendant une demi-heure avant le coucher du soleil. Ayant trouvé un endroit sec, avec de l'eau et du bois à portée, nous y fîmes halte pour y passer la nuit.

« Le lac du sud-ouest, où nous parvînmes le lendemain, est plus grand que celui de l'est. Le goût saumâtre de son eau annonçait qu'il communiquait avec la mer; et comme nous ne savions

pas si le canal n'était pas trop profond pour que nous pussions le passer, on abandonna prudemment le projet de marcher le long de la mer, et l'on rebroussa chemin pour traverser de nouveau le ruisseau, et faire le tour du lac septentrional. On se dirigea ensuite au sud, et l'on gravit les hauteurs qui forment le sommet des falaises dont la mer est bordée. J'aperçus de ce point l'anse voisine du cap à l'ouest, et le contour des lacs; il n'existait pas de communication entre eux.

« Nous revînmes à nos tentes en marchant le long des dunes derrière les falaises; l'eau y était aussi rare qu'elle était abondante dans le terrain bas où nous avions commencé notre excursion.

« C'est un triste pays que celui que nous parcourûmes. Quoique les coteaux pierreux qui bordent le rivage soient couverts d'arbrisseaux, la terre végétale y a rarement de la profondeur, et l'on n'y voit point d'arbres. Le terrain s'abaisse en pente douce derrière ces collines, et l'eau qui en découle forme une chaîne de marais occupant l'espace compris entre un des havres et les lacs. De l'herbe et des broussailles tapissent dans cet endroit la surface du terrain, et des arbres croissent dans les parties élevées. Le sol est néanmoins maigre, et peu propre à la culture.

« Le 30 décembre, ayant achevé de faire notre provision de bois et d'eau, et terminé les répara-

tions dont le grément avait besoin, nous étions prêts à faire voile. Le vieillard et plusieurs autres naturels qui nous avaient constamment rendu des visites se trouvant dans notre camp, je fis faire l'exercice en leur présence aux soldats de la marine. Ces sauvages admirèrent beaucoup les habits rouges et les baudriers blancs qui se croisaient, parce que cela ressemblait un peu à leur manière de se parer. Le tambour et surtout le sifre excitèrent leur étonnement; mais lorsqu'ils virent ces beaux hommes rouges et blancs bien alignés avec leur fusil brillant au bras, ils poussèrent des cris de joie extravagans. Il n'y eut pas moyen de faire finir leurs gestes et leurs vociférations, qu'en commençant l'exercice, qu'ils regardèrent avec la plus grande attention, et en gardant le plus profond silence. Quelques-uns suivaient involontairement des mains les mouvemens des soldats, et le vieillard, placé à la tête de la ligne avec un bâton à la main, imita tout ce que firent nos militaires. On avertit les Indiens avant le commandement de feu, de sorte que le bruit ne leur causa pas une grande épouvante.

Le 4 janvier 1802 on laissa au sommet d'une petite île du port du Roi-George une bouteille contenant un morceau de parchemin, sur lequel on avait inscrit la date de l'arrivée et celle du départ. Le lendemain on sortit de ce port avec un bon

vent d'ouest, pour continuer la reconnaissance de la côte.

Vancouver ayant décrit le pays qui environne le port du Roi-George, Flinders s'est borné à donner quelques observations. Le terrain est granitique: quelquefois la roche se montre à la surface du sol; mais le long de la côte elle est généralement couverte d'une enveloppe calcaire. Flinders constata la vérité du récit de Vancouver relativement aux branches de corail qui, sur le sommet d'une colline, se font jour à travers le sable: particularité qui indique que le pays est sorti des flots de l'océan à une époque peu éloignée. Il trouva aussi deux tronçons de colonnes de pierre, hauts de trois à quatre pieds, semblables à un tronc d'arbre, et plus gros que le corps d'un homme. Il ne put déterminer s'ils étaient de corail ou de bois pétrifié, ou des rochers calcaires auxquels l'action du vent et des météores avait donné cette forme. Leur élévation au-dessus du niveau actuel de la mer ne pouvait pas avoir été moindre de quatre cents pieds.

On ne trouva généralement du calcaire que sur la côte méridionale. Dans un des ports que l'on visita, on rencontra une roche fortement imprégnée de fer, mais mêlée de quartz et de granit; et dans quelques parties des deux ports beaucoup d'argile brune.

Les forêts de l'intérieur sont principalement composées d'eucalyptus : ces arbres n'y sont pas très-grands ; leur bois est dur , et n'est ordinairement bon qu'à brûler. Parmi les plantes on en remarqua une qui , comme le nepenthés , offre de petits godets remplis d'une eau douceâtre , dans laquelle il y avait toujours des fourmis mortes. Ils croissent autour des feuilles radicales , et sont garnis de poils épineux. On ne peut pas assurer que les fourmis sont attirées par l'eau , et que les poils les empêchent de sortir ; mais il parut probable que c'était un moyen employé par la nature pour alimenter ou conserver la plante.

Le kangorou et le casoar tiennent le premier rang parmi les productions animales. Quoique les kangorou semblassent être nombreux , on n'en prit aucun. Les casoars et tous les oiseaux étaient extrêmement farouches.

On trouva près d'un cap deux nids d'une grandeur extraordinaire. Ils s'élevaient à deux pieds au-dessus de la terre , sur laquelle ils étaient construits en branchages , et autres matériaux qui auraient fait la charge d'une petite charrette.

On prit à la ligne beaucoup de poisson , entre autres beaucoup de petits mulets et du vollamaï , qui est excellent , et ressemble à celui de Port-Jackson : quelques-uns pèsent vingt livres.

Les sauvages parurent jaloux de leurs femmes ,

étaient , firent supposer qu'il appartenait à un oiseau du genre de l'aigle , et que sa force le met en état de s'inquiéter peu des attaques des naturels sur ses petits.

La carte que Flinders dressa de l'archipel de la Recherche compléta celle de d'Entrecasteaux ; il douta cependant qu'elle contiut tous les îlots , les rochers et les récifs qui existent dans cet endroit. Toutes les îles sont fréquentées par des phoques ; mais leur nombre ne serait pas suffisant pour payer les frais d'une expédition : d'ailleurs ils ne conviendraient pas pour la Chine , parce que leur poil est rouge et grossier ; et de plus , un vaisseau courrait un danger extrême par les vents forcés de sud ou d'ouest , car il ne s'y trouve pas d'abri s'il survient une bourrasque.

Au-delà de 124° 58' de longitude , la côte escarpée offrit une falaise haute de cinq cents pieds ; on n'apercevait au-dessus de son sommet aucune partie du pays situé en arrière. Le haut de ces falaises est brun , et le bas presque blanc ; les couches sont horizontales. On jugea que la roche était calcaire , comme le sable blanc , gris et brun que la sonde rapportait lorsque le fond n'était pas de corail. Toute cette côte offrit peu de pointes saillantes

En avançant deux degrés plus à l'est , les falaises s'éloignèrent du rivage ; on vit pour la première

fois de la fumée derrière la côte depuis que l'on avait quitté l'archipel. Ensuite les falaises recommencèrent ; leur élévation augmenta jusqu'à six cents pieds : le tiers supérieur était brun , les deux autres tiers blancs. Mais à mesure que l'on allait à l'est, la couche brune s'élargissait ; on ne pouvait pas distinguer, comme auparavant, les couches moindres qui composaient les plus grandes. Le nombre des excavations dans la portion blanche, qui parurent provenir de morceaux qui s'en étaient détachés, fit penser que cette partie était du calcaire friable. La côte était presque entièrement dépourvue de végétation, et presque aussi unie que l'horizon de la mer.

La longueur de ces falaises, depuis le point où elles recommencent, est de trente-trois lieues ; et celle de la côte de niveau, depuis le cap Pasley, où on l'observa pour la première fois, est au moins de cent quarante-cinq lieues : sa hauteur est presque la même partout. Dans les premières vingt lieues on découvrait, par-dessus son sommet, les cimes déchirées de quelques-unes des montagnes de l'intérieur ; ensuite elle borna entièrement la vue.

Cette égalité d'élévation sur une étendue si considérable, et la nature évidemment calcaire de la côte, au moins dans les deux tiers de sa hauteur à partir du sommet, feraient penser qu'elle

a été le bord extérieur d'un vaste récif de corail, qui est toujours plus élevé que les parties intérieures, et ordinairement de niveau avec la ligne de la haute mer. Cette côte peut avoir atteint à son élévation actuelle au-dessus de la surface par la retraite graduelle des eaux, ou par une convulsion soudaine de la nature. Ce changement peut paraître extraordinaire ; mais si l'on se rappelle, observe Flinders, qu'il y a encore des branches de corail sur une des montagnes du port du Roi-George à une élévation de plus de quatre cents pieds, cette supposition acquiert un degré de probabilité ; et il semblerait aussi que l'époque de la retraite des eaux n'est pas très-ancienne, puisque ces branches fragiles n'ont été ni brisées ni détériorées par les météores.

« Si cette supposition est fondée ; elle peut, en la combinant avec le fait qu'au-dessus de cette côte on n'aperçut ni montagne ni aucun autre objet, aider à former quelque conjecture sur ce qui se trouve au-delà, et qui ne peut être que de vastes plaines sablonneuses ou une grande étendue d'eau. Cette côte peut même former une barrière étroite entre l'océan et une mer intérieure ; et je regrette beaucoup de n'avoir pas eu cette idée à l'époque où je me trouvais dans ces parages : car malgré la grande difficulté et le risque de l'entreprise, j'aurais certainement essayé de

débarquer sur quelque point de la côte pour m'assurer d'un fait si important. »

A l'extrémité de la côte et de la seconde ligne de falaise le rivage devint sablonneux ; et se dirigeant au nord-est pendant trois lieues , puis tournant à l'est-sud-est forme le commencement de la grande baie australe. On reconnut ensuite un brisan considérable , que Nuyts avait vu , et bientôt l'on parvint à l'extrémité de la partie de la côte découverte par ce navigateur hollandais. Avant de décrire celle qui est située au-delà , Flinders passe en revue les travaux des voyageurs qui avaient reconnu avant lui la portion de la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande , qu'il venait de parcourir , et rend justice à l'exactitude des cartes de d'Entrecasteaux. « On sait , dit-il , qu'elles ont été dressées par M. Beautemps Beupré , ingénieur hydrographe à bord de la *Recherche* ; elles lui font beaucoup d'honneur. Peut-être aucune carte d'une côte aussi peu connue que celle-ci n'en donne une idée aussi vraie que celles de M. Beupré. »

La baie dans laquelle Flinders mouilla le 28 janvier à l'extrémité de la portion de la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande , déjà connue , reçut le nom de *Fowlers-Bay* , qui était celui de son premier lieutenant : il fut aussi donné à la pointe qui la protège contre les vents du sud. Les rochers et les écueils qui l'entourent sont cal-

caires ; un isthme bas et sablonneux , large d'un demi-mille , les unit au continent. On trouva beaucoup de traces d'habitans , et entre autres des zagaïes en mauvais état ; mais on ne vit pas de cabanes , ni rien qui indiquât que des hommes y fussent venus récemment : on distingua sur la plage des vestiges de chien et d'emeu ou casoar. Flinders trouva dans un trou des basses falaises un de ces grands nids dont il a été question plus haut ; il était vide , et probablement abandonné depuis long-temps.

On ne rencontra pas d'eau fraîche autour de la baie , ni assez de gros bois pour faire du feu ; il fallait aller jusqu'à un coteau éloigné de trois milles. Les animaux y étaient aussi rares que les végétaux. Deux sarcelles que l'on tua sur la plage firent supposer qu'il y avait à peu de distance un lac ou un étang d'eau douce ; un goëland , un huïtrier et quelques petits poissons complétèrent les provisions fraîches que l'on put se procurer. On s'empressa donc de faire voile , et le 2 février on eut connaissance d'une île plus considérable que toutes celles que l'on avait vues jusqu'alors le long de cette côte ; elle était entourée d'autres plus petites et de rochers. Flinders pensa que c'était une de celles que Nuyts avait nommées *les Saint-François*. On laissa tomber l'ancre dans une baie : les savans descendirent à terre.

Depuis quelques jours on avait aperçu de nombreuses volées de coupeurs-d'eau. La surface de l'île, dans les endroits où elle était sablonneuse et couverte d'arbustes, était criblée de leurs terriers. Près du rivage il y avait des trous de manchots, et l'on y trouva aussi une petite espèce de kangorou. L'on y tua deux serpens jaunes, et l'on reconnut qu'il devait dans certaines saisons y venir des oies; mais dans ce moment l'herbe était tellement brûlée que ces oiseaux étaient partis pour ne pas mourir de faim. Il faisait si chaud que l'on éprouvait beaucoup de fatigue à marcher: les chutes que l'on faisait sur le sable, ou en s'enfonçant dans les trous des oiseaux, l'augmentaient singulièrement. Le thermomètre à l'ombre se soutenait à 98° (29°), et à bord, à 78° ($20^{\circ} 42'$).

Quand la surface n'est pas sablonneuse, elle est de roc calcaire, généralement en morceaux détachés. La roche qui forme la base de l'île est pesante et d'un grain serré; on jugea que c'était du porphyre. On trouva, dans les crevasses d'une basse falaise calcaire à la côte sud-est de la baie, des plaques minces de très-bon sel incrustées sur une pierre qui contenait des lames de quartz.

« J'avais jusqu'alors observé sur cette côte, dit Flinders, que les vents de sud-est et d'est produisaient sur le baromètre le même effet qu'au cap

de Bonne-Espérance en maintenant le mercure haut, ordinairement à 50 pouces ou au-dessus; et plus le vent était frais, plus le baromètre s'élevait: cependant depuis quelques jours le baromètre était beaucoup plus bas avec les mêmes vents, et en ce moment à $29^{\circ} 74'$. La brume épaisse qui remplissait l'atmosphère occasionait peut-être ce changement; mais je supposai qu'il était dû à une autre cause. J'avais remarqué que les vents qui venaient de terre, tendaient à faire baisser le mercure, et les vents de mer à le faire monter, quoique le temps ne changeât pas. Il semblait donc probable, puisque la direction de cette côte au-delà de ces îles était inconnue, que les vents de sud-est et d'est venaient de la terre, et non pas de la mer, comme auparavant: or, dans ce cas la côte inconnue devait se diriger au sud; on verra que cette conjecture se vérifia. Le peu de force des marées prouvait que près de ces îles il n'y avait ni une entrée de détroit ni un grand bras de mer. »

Flinders descendit ensuite sur la moins grande des îles Saint-Pierre de Nuyts. Les rochers du rivage étaient de granit, qui formait aussi le noyau de l'île; mais il y était recouvert d'une enveloppe calcaire, qui avait quelquefois cinquante pieds d'épaisseur. Le terrain du sommet n'offrait guère que du sable; mais il était parsemé d'ar-